

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La place de l'homme nouveau

Christian Monnin

Volume 47, numéro 2 (268), mai 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32879ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Monnin, C. (2005). Compte rendu de [La place de l'homme nouveau]. *Liberté*, 47(2), 151–154.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2005

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La place de l'homme nouveau

Christian Monnin

Ilf et Petrov, *Cloop*, traduit du russe et préfacé par
Alain Préchac, Paris, Éditions Parangon, 223 p.

Y a-t-il des gens qui ne connaissent pas encore Ilf et Petrov ? En Russie, c'est peu probable, compte tenu du succès phénoménal qu'ont rencontré leurs deux romans publiés en 1928 et en 1931-1933, réédités ensuite à d'innombrables reprises et plusieurs fois portés à l'écran : la population, paraît-il, en connaissait souvent de longs extraits par cœur, qu'on se récitait en s'étouffant de rire. En France, leur premier roman, *Les douze chaises*, a été traduit dès 1929, chez Albin Michel. Sous l'impulsion d'Alain Préchac, auteur d'une thèse parue chez L'Harmattan (*Ilf et Petrov témoins de leur temps*), les Éditions Parangon ont entrepris depuis deux ans de republier l'ensemble de l'œuvre de ce duo d'écrivains hors du commun. Rares sont en effet les auteurs qui ont eu l'audace de rire des travers de la société communiste tout au long de la sanglante ascension de Staline entre le milieu des années 1920 et la fin des années 1930.

Originaires tous deux d'Odessa, Ilya « Ilf » Fainzilberg et Yevguéni Petrovitch Kataïev ont d'abord publié séparément de nombreux récits humoristiques et feuilletons d'actualités avant de composer ensemble en trois mois *Les douze chaises*, parodie de roman d'aventure au propos assez peu politisé, portée par le personnage anarchisant et haut en couleur d'Ostap Bender. L'immense succès populaire de ce livre met durablement les auteurs à l'abri du pouvoir, après que l'éphémère parenthèse de la NEP se sera refermée. Leur deuxième roman, *Le veau d'or*, toujours dominé par Ostap Bender,

ne trahit déjà plus la même joie de vivre insouciant : l'humour gratuit étant banni, Ilf et Petrov élaborent une intrigue satirique à deux niveaux, nettement plus politisée, qui passe difficilement le barrage de la censure.

Néanmoins, le succès est encore une fois colossal. Au point que Staline les envoie effectuer un long reportage aux États-Unis, étroitement encadré, dont ils ramènent un livre, *L'Amérique sans étage* (Éditions du Pavois, 1946, repris en 2002 par les Éditions Parangon sous le titre *L'Amérique*). Mais Ilf et Petrov ont parallèlement continué à produire à quatre mains de nombreux textes courts, nouvelles fantastiques (*Kolokolamsk et autres nouvelles fantastiques*, Parangon, 2003), mais aussi récits humoristiques et « feuilletons » (récits au thème d'actualité plus ou moins imposé par le pouvoir). C'est cette dernière veine qu'illustrent les textes rassemblés dans *Cloop*, qui courent de 1929 à 1937. Il ne s'agit donc nullement du « troisième roman » d'Ilf et Petrov que promet un peu trompeusement la quatrième de couverture.

Découpé en trois parties d'après les étapes de la mise en place du pouvoir stalinien (la reprise en main qui clôt la NEP à partir de 1929, la « mini NEP » culturelle de 1932 à 1934 et la descente aux enfers qui mène aux grands procès), *Cloop* dresse un portrait de la situation sociale et de l'*homo sovieticus* émergeant. Quelles que soient les préoccupations quotidiennes abordées (la difficulté de trouver de bons ouvriers, le fonctionnement des transports, la pénurie de logements, la rapidité des changements, etc.) et les types sociaux esquissés (le goinfre, l'alcoolique, le petit dictateur, le parasite), la question centrale qui semble préoccuper Ilf et Petrov est celle de l'honnêteté et de la sincérité.

L'*homo sovieticus* apparaît ainsi de manière récurrente sous la figure du « harponneur », de l'opportuniste qui exploite habilement à son avantage les rouages ubuesques d'une bureaucratie tentaculaire et manie à la perfection la langue de bois officielle.

Parfois avec cynisme, parfois avec une ingénuité tout aussi dévastatrice, tels « L'homme sans profession » ou « Le brave Kouriatnikov », deux parfaits incapables qui occupent des postes de direction, le premier courant après les honneurs, le second coulant toutes les entreprises qu'on lui confie.

L'autre grande préoccupation des auteurs, non sans lien avec la première d'ailleurs, concerne le destin de la création, en particulier littéraire. Elle apparaît prostituée par des arrivistes prêts à *refléter* dans leurs écrits n'importe quelle *problématique*, telles celles de l'industrie sucrière ou de la plomberie, pour peu qu'un quelconque avantage matériel soit à la clé. À l'inverse, Ilf et Petrov démontent avec férocité l'absurdité foncière du réalisme socialiste, dont l'ambition totalisante exige que tous les segments de la réalité aient un égal droit d'accès au traitement artistique. Dans un texte particulièrement grinçant, un écrivain est invité à créer un « Robinson soviétique » ; à la réception du manuscrit, le rédacteur s'étonne : « On ne sent pas *l'organisation sociale*. Où est par exemple la cellule syndicale avec son *rôle directeur* ? » Et voilà l'auteur contraint d'ajouter un président de cellule, deux permanents, une trésorière, avant de finalement supprimer le personnage de Robinson, devenu superflu.

C'est bien la place de l'homme qui est sans cesse en question, et en particulier de l'homme sincère, pris dans un système bureaucratique, abstrait, en passe de tuer toute spontanéité. Au sein de cette société engagée dans un processus de transformation d'une rapidité et d'une brutalité inouïes, il y a ceux qui n'ont plus leur place, ceux qui sont voués à l'effacement (souvent physique, on le sait aujourd'hui) et les « harponneurs », ces petits malins qui parviennent à accaparer toutes les places et tous les avantages.

Par le biais de la satire et parfois du pur divertissement humoristique, Ilf et Petrov font alors œuvre de moralistes. Avant d'être eux aussi réduits au silence par la machine stalinienne, ils ont

cru étonnamment longtemps qu'il était de leur devoir de contribuer à l'améliorer, à la corriger en dépeignant ses travers sous un jour comique. Ceci pourrait expliquer que le pouvoir les ait tolérés si longtemps : il pensait peut-être en faire un infime rouage de la gigantesque machine de dénonciation qui allait mener aux grands procès. De fait, dans la dernière période, leurs récits de commande sont de plus en plus largement plombés par les pesants couplets didactiques qui leur sont imposés.

Les récits plus libres de la deuxième période mis à part, ces textes présentent alors un intérêt documentaire et historique tout autant (et parfois plus) que littéraire : des témoignages d'une époque, notamment à travers les évidentes contorsions auxquelles les auteurs sont contraints de se livrer sous la pression, variable, du pouvoir. Leur audace étant cryptée et étroitement liée au contexte, l'abondant appareil critique est souvent bienvenu pour permettre au lecteur d'en prendre toute la mesure même si, à quelques endroits, il manque de rigueur en cédant la place aux opinions de son auteur.

À ceux qui souhaiteraient découvrir l'œuvre d'Ilf et Petrov, on conseillera toutefois plutôt de commencer par ces pièces maîtresses que sont *Les douze chaises* et *Le veau d'or*.